

Telle fut sa vie que tous pouvaient voir

Gaston Miron. La vie d'un homme, de Pierre Nepveu, Boréal, 900 p.

Pierre Popovic

Number 239, Winter 2012

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/65853ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (print)

1923-3213 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Popovic, P. (2012). Review of [Telle fut sa vie que tous pouvaient voir / *Gaston Miron. La vie d'un homme*, de Pierre Nepveu, Boréal, 900 p.] *Spirale*, (239), 15–18.

Telle fut sa vie que tous pouvaient voir

PAR PIERRE POPOVIC

GASTON MIRON. *La vie d'un homme*
de Pierre Nepveu
Boréal, 900 p.

Elle aurait pu commencer ainsi : « *Longtemps j'ai cherché entre les rangées...* », ou de cette façon « *Comment un homme a-t-il pu mettre autant de vies et de vie dans une vie ?* », ou par ces mots : « *Ce livre raconte l'histoire d'un poète amoureux indépendantiste de gauche...* » et, à chaque fois, elle aurait été différente, car la première phrase d'une biographie est aussi parlante et décisive que l'incipit d'un roman. Or *Gaston Miron. La vie d'un homme* s'ouvre sur ces mots : « *On peut chercher longtemps, entre les rangées de pierres tombales du cimetière de Sainte-Agathe, avant de trouver le terrain où a été inhumé Gaston Miron le 21 décembre 1996.* » L'examen de cette phrase servira de fil rouge au long de ce qui va suivre.

D'UN PRONOM ET D'UNE ACTION

Le choix du pronom « On » ne fige pas Pierre Nepveu en expert qui détiendrait un monopole, mais fait de lui un passeur, un intermédiaire conscient de ce que la vie de Miron concerne tout le monde, ou presque. Il rappelle aussi à lui seul que chacun a sa propre idée de qui fut l'écrivain. Je ne parle pas seulement de ceux qui l'ont connu et côtoyé de près, je parle aussi de tous ceux qui l'ont croisé ou entendu un jour — car un tel vivant laissait immédiatement des traces — et, plus largement encore, de tous ceux qui ont lu ses textes, les proses où il se raconte, les morceaux parus de sa correspondance, les poèmes où domine une forte dimension autobiographique. Miron le disait à qui voulait l'écouter : sa poésie était son autobiographie. Flaubert disait de la même manière « *Ma Bovary, c'est moi.* »

Cela touche au style, à l'écriture, au rythme, aux configurations sémantiques, à la façon de passer à l'imaginaire pour mieux retourner ensuite au réel.

L'action décrite (« *peut chercher longtemps* ») a valeur autoréflexive et désigne latéralement le travail de Romain auquel s'est astreint le biographe. Profitant de recherches publiées ces dernières années par de jeunes chercheuses telles Christine Tellier, Marilou Sainte-Marie et Caroline Chouinard¹, Pierre Nepveu a utilisé tous les matériaux disponibles : archives publiques et institutionnelles, archives personnelles et témoignages des proches (dont au premier chef Marie-Andrée Beaudet et Emma-nuelle Miron, respectivement compagne et fille du poète), documents d'éditeurs, entretiens avec les écrivains, amis et critiques d'ici et d'ailleurs, dossiers de groupes et de centres de recherche, dépouillement des travaux d'historiens et de la critique mironienne, prise en compte des chronologies et des premiers travaux biographiques², sans omettre bien sûr les œuvres publiées par l'auteur, ses papiers et manuscrits, les films, les disques, enregistrements sonores et spectacles, et il y aurait encore eu pas mal de petites choses intéressantes à découvrir sur le web, un simple coup de sonde sur Youtube suffit à



le laisser voir. La manne recueillie est énorme et l'effort exigé pour simplement ordonner, je ne dis même pas « maîtriser », une telle surabondance est colossal. Nepveu s'en tire très bien. Si tel est le cas, c'est premièrement en raison de l'adoption d'un plan simple et efficace, typique du genre littéraire adopté : *La vie d'un homme* respecte une chronologie linéaire (aménagée plus librement par des sections thématiques à l'intérieur des parties) divisée en cinq périodes : 1928-1953, 1953-1959, 1959-1971, 1971-1981, 1982-1996, les dates renvoyant à des moments clés de la vie ou de la carrière littéraire de Miron.

C'est ensuite en raison de la qualité de l'écriture. Si le produit final ne respecte pas toutes les précautions que la critique historique estime nécessaires (la discussion des contradictions entre les témoignages, le doute sur l'illusion de la cohérence d'une vie ou la mise en question du principe « demain était inscrit dans hier », par exemple), ce qui est d'ailleurs très souvent le cas dans les premières biographies d'un auteur, il emporte néanmoins l'adhésion grâce aux qualités de prosateur du biographe. Le *Gaston Miron* de Nepveu est un récit usant avec bonheur de plusieurs ressources narratives : le narrateur reste généralement le seul tireur des cordes de l'histoire, mais des jeux de focalisation permettent ici et là de faire voir les événements par les yeux de celui qui les vivait, de déplacer de temps à autre le point de vue vers d'autres individus quittant soudain leur statut de simples repères pour

nord qui irrigua son écriture. Le même soin est apporté à la description de l'esprit de bohème planant à telle époque sur le Carré Saint-Louis et sur le Plateau Mont-Royal où Miron tint le plus souvent son état, à sa relation avec Paris, ville-femme aimée, où la littérature et l'histoire flirtent l'une avec l'autre à chaque coin de rue. L'insertion de poèmes au détour de passages renvoyant à la vie concrète, souvent introduits par l'expression « *Comment ne pas penser à...* », donne de l'air et du relief à la narration tout en brochant la poésie dans le tissu de l'histoire. Au diapason des résonances libérées par les poèmes cités, des bonheurs d'écriture parsèment l'essai de réels moments de grâce, quand le biographe cède la place au poéticien ou au romancier/poète pour commenter un texte ou glisser des phrases qui invitent à penser et à méditer : « *L'amour chez Miron, c'est toujours par-dessus tout le souvenir de*

« On » initial a pour répondant en bout de ligne le nom même de « Gaston Miron », accusant du coup la singularité de la subjectivité dont il va être question. L'opposition entre « les rangées de pierre tombale » et le « terrain » n'est pas anodine non plus. Elle place le sujet biographique du côté du désordre de la vie et des irréguliers, non du côté de l'ordre et des rangés. Décalé fondamental, Miron ne sera jamais exactement là où « on » pensait le trouver, et le travail du biographe vise à respecter ce décentrement. Le lieu du poète défunt n'est pas une stèle, mais un « terrain », c'est-à-dire un fonds sur lequel il est possible de construire, même s'il est au cimetière.

La vie d'un homme suit avec une attention soutenue les méandres d'un dualisme multiforme, qui s'amplifie et se ramifie fréquemment, quitte à partir en vrille. Quelques vecteurs thématiques assurent néanmoins la charpente. L'amour, avant tout. Alors qu'il n'est pas loin de prononcer ses vœux définitifs, le frère Adrien défroque et (re)devient Gaston Miron pour de bon. Comme toujours, c'est le corps qui a refusé. Il faudra un jour qu'un historien consacre une étude à tous les défroqués de la littérature québécoise (Marcotte, Miron, Mailhot, Vallières, pour ne citer que les quatre premiers qui me viennent à l'esprit). Nepveu montre combien Miron a pu souffrir tout un temps d'une véritable misère sexuelle, puis il suit les histoires d'amour qui ont compté, notant combien l'élan amoureux a souvent catalysé la création poétique. Avant de trouver enfin un bonheur stable avec sa dernière compagne, c'est un homme maladroit mais cristallisant vite, comme aurait dit Stendhal, qui est décrit. Il va de déboire en déboire et de longue période de solitude en longue période de solitude.

Cet amoureux qui rate l'amour est doublé d'un poète qui n'écrit pas et qui promène sa *loquèle*³ en disant qu'il en a fini avec l'écriture. Le biographe montre pourtant qu'il écrit tout le temps, sur des petits bouts de papier ou dans sa tête. Mais il n'est jamais content de ce qu'il a couché, reprenant sans fin des textes qu'il tient indéfiniment pour inachevés, ignorant qu'« *on ne finit pas un texte, on l'abandonne* » (Paul Valéry) et cherchant une perfection qui n'est pas de ce monde (Nepveu le rapproche sur ce point de la

Décalé fondamental, Miron ne sera jamais exactement là où « on » pensait le trouver, et le travail du biographe vise à respecter ce décentrement. Le lieu du poète défunt n'est pas une stèle, mais un « terrain », c'est-à-dire un fonds sur lequel il est possible de construire, même s'il est au cimetière.

devenir acteurs ou actants et, quand vient le moment, c'est l'auteur lui-même qui entre en scène en passant au « Je », puisqu'il a croisé la route de Miron à plus d'une reprise (notamment au moment de la préparation de *l'Anthologie de la poésie québécoise* qu'il publia avec Laurent Mailhot). Nepveu excelle également dans la description des lieux et des ambiances. Les premières pages comprennent par exemple une brillante étude comparée de deux photos prises au même endroit à deux moments différents. La première montre le couple des grands-parents de Miron, assis sur un gros rocher aux abords d'une grange à Saint-Agricole; la seconde montre le couple des parents, assis au même endroit des années plus tard. De l'examen des corps, des gestes, des poses, le biographe tire énormément d'observations susceptibles de faire comprendre la relation du poète aux paysages de son enfance et la force de la symbolique du

l'amour, dramatisé, projeté dans quelques retrouvailles futures au-delà du temps. » *La vie d'un homme* est remarquablement écrite de bout en bout, servie par un style soigné et sans fioritures.

LES LIEUX DE L'ACTION

Mais l'expression « peut chercher longtemps » peut aussi être lue comme l'indication d'un échec probable et accepté d'avance. D'une part, toute biographie est un récit parmi d'autres possibles et son auteur ne peut échapper à sa propre vision de l'existence, même s'il fait de son mieux pour garder distance et raison par rapport à elle. D'autre part, l'homme dont il est question fut un vivant considérable, habité en permanence par des langages et bataillant ferme au milieu d'eux pour être à la hauteur des circonstances et donner sens à sa propre contingence. Ce n'est pas un hasard si, dans la première phrase, le

recherche mallarméenne de l'objet esthétique parfait). Il faut des ruses formidables pour lui soutirer un manuscrit en vue de la publication.

L'amoureux solitaire et le poète sans œuvre déploient cependant une activité débordante : *La vie d'un homme* décrit successivement l'implication dans les mouvements de jeunesse; l'aventure sinieuse et glorieuse des éditions de l'Hexagone; les mille et une démarches pour faire valoir l'existence d'une littérature québécoise nationale ici, en Europe, aux États-Unis, en Amérique latine; les combats politiques pour le socialisme et pour l'indépendance du Québec; les responsabilités assumées du père; le travail de diffuseur et d'animateur; la carrière d'ambassadeur symbolique du Québec, une fois le succès acquis à la suite de la publication de *L'homme rapaillé* au Québec (PUM) et en France (Maspero, puis Gallimard), des traductions nombreuses du recueil hors francophonie, de la renommée acquise grâce à des critiques importants (Brault, Vachon, Noguez), du passage à l'émission *Apostrophes* de Bernard Pivot. Après *La vie d'un homme*, personne ne pourra plus dire que Miron n'aimait pas trop travailler, ainsi qu'on l'a souvent dit : c'est bien un horrible travailleur qui est dépeint ici, mais le travail accompli ne correspond d'évidence pas aux formes habituelles du travail d'un salarié.

LÉGENDE URBAINE ET GRAND RÉCIT PERSONNEL

Il reste que la personnalité de Miron est si multiple, qu'il a dit tant de choses, qu'il a été présent publiquement et en première ligne durant tant de temps, qu'il a pris à cœur tant d'événements marquants aussi bien sur le plan individuel que collectif (une telle série est rare à l'échelle d'une vie humaine : Seconde Guerre mondiale, guerres de libération coloniale, misère solitaire des années quarante, Révolution tranquille, référendums un et deux sur la souveraineté, vocation religieuse à Granby, renommée internationale, etc.) que créer l'illusion d'une vie cohérente et logique, comme le réclame le genre biographique, est en ce cas très malcommode. La biographie est un genre particulièrement difficile à faire bouger, même s'il existe quelques expériences innovantes (du côté d'un Simon Shama

par exemple). Dans le cas de *La vie d'un homme*, Pierre Nepveu a affronté cette difficulté de façon paradoxale en faisant du caractère labile et des contradictions du personnage le foyer de cohérence et le moteur de l'énergie vitale chez Miron. Pour ce faire, il dégage un « grand récit » composé par Miron lui-même et une « légende » issue à la fois d'un cabotinage public et d'une image créée par le milieu littéraire et les médias.

La « légende » est celle que Miron désigne lui-même dans « Note d'un homme d'ici » comme la conséquence (néfaste) d'un « cabotinage de dix ans de vie montréalaise » (*grosso modo* de 1949 à 1959) : il s'agit de ce mélange de représentations diverses et imprécises où voisinent le « poète national », l'amoureux transi éconduit, le poète/éditeur qui ne publie pas, l'écrivain qui n'écrit plus, le dégoûté de poésie, le gesticulateur fort en gueule, « l'énergumène » dialectique, etc. Ce cabotinage, n'était-il pas la trace d'une manière de preuve par le pire, fréquente dans la tradition utopique et prophétique : dans le monde tel qu'il va, je suis la preuve que le mal fait des ravages en chacun de nous? Nepveu observe que cette légende s'est retournée contre son auteur et qu'il lui fut difficile de s'en défaire durant de nombreuses années.

Le grand récit individuel quant à lui affirme une pauvreté originelle, tant matérielle que liée à l'enfance dans un nord quasiment mythologique, dont la cause profonde est à chercher dans l'intériorisation d'un destin collectif de « colonisés » : « *L'histoire qu'il veut raconter*, écrit Nepveu, *c'est celle d'un homme qui n'est pas encore lui-même, d'un Québécois qui se situe toujours "en deçà" de "son être anthropologique".* » Ce grand récit, que « *L'auteur de L'homme rapaillé n'a cessé de peaufiner à partir [du thème] de l'humiliation du peuple canadien-français* », établit une coalescence entre le grand récit national et le récit que le sujet individuel se fait de son existence. À partir de là tous les événements personnels et historiques peuvent être lus comme des signes immédiatement indexables sur les deux récits corrélés, l'un et l'autre se confortant mutuellement tant bien que mal (les ratés des référendums sont à cet égard dévastateurs puisqu'ils touchent l'intimité

même du sujet). À la fin du livre, le biographe fait un parallèle entre le grand récit mironien et le motif de la fin des grands récits de légitimation cher à Jean-François Lyotard. Miron aurait dès lors vraiment été le contemporain poétique de son moment historique.

Mais la biographie de Nepveu tend à démontrer que, à côté de cette légende publique et en contrepoint du « grand récit » personnel, il y a autre chose. Face à la légende, il y a les aléas d'une vie quotidienne qui tient parfois de la galère, la désespérance affective, les soucis d'argent, un travail littéraire et politique qui ne cesse de rencontrer des obstacles de toutes sortes. Face au « grand récit », qu'y a-t-il? La même chose, sans doute, mais aussi des faits qui ne correspondent pas vraiment à ce que raconte ce récit. Nepveu relève entre autres que les affirmations d'une grande pauvreté originelle et de l'appartenance à une « lignée [continue] de menuisiers » sont à ses yeux plus que contestables. Le père de Miron était menuisier de formation, mais il était devenu un petit entrepreneur, en sorte que l'enfance ne fut pas celle d'un pauvre, la pauvreté ne frappant la famille qu'à la mort soudaine du père en 1940. De même, l'enfance ne s'est pas déroulée à Saint-Agricole, lieu mythifié où était la ferme des grands-parents, mais à Sainte-Agathe où, grâce à la réussite entrepreneuriale du père, la famille vivait beaucoup mieux. De tels rectificatifs risquent de conduire vers des accusations d'affabulation peu subtiles, que Nepveu ne lance évidemment pas. Car ce qu'il s'agit de comprendre, c'est la nécessité éprouvée à l'égard de cette sublimation des origines et la raison de ce contournement de la figure paternelle. Cette nécessité et cette raison sont de nature complexe, à la fois anthropologiques, affectives, littéraires et politiques.

UN POÈTE LYRIQUE À L'APOGÉE DU CAPITALISME OLIGOPOLISTIQUE

Mais une dernière chose demeure à dire de l'entrée en matière : c'est qu'il est tout de même curieux que la première phrase d'un livre intitulé *La vie d'un homme* parle de pierres tombales, de cimetières et d'inhumation, c'est-à-dire non pas de sa vie mais de sa mort. Concession au vieux motif romantique

des *Ubi sunt*? Métonymie faisant de la biographie un second « terrain » d'inhumation? Peut-être. Mais il y a bien quelque chose de l'ordre de la disparition dans la logique du livre, et sinon de la disparition, du moins de l'effacement. Je veux parler de la dimension politique de l'homme et du poète. Elle est pourtant partie intégrante d'un personnage qui affectionnait, comme toute sa génération, le mot « intégral », lequel désignait l'exigence d'une unité totale de la personne humaine.

Tous les textes mironiens sont tendus vers un moment utopique, inaccessible au présent mais dicible par l'usage d'un futur de conscience. Ce moment est celui d'un temps libéré, où amour, culture, travail et politique se déploieraient ensemble, dans une vie harmonieuse où ils se féconderaient les uns les autres. Seule la poésie, en jetant des ponts

thèse? Miron adhère au Parti social-démocratique (CCF) en 1955 (selon l'*Album Miron* édité par Marie-Andrée Beaudet), participe à titre de candidat dans Outremont à deux élections fédérales en juin 1957 et en mars 1958, et recueille quelque 1200 votes. Ce n'est pas rien. Vu d'ici cela paraît court, mais en temps réel et en investissement de soi, c'était une autre paire de manches. De plus, socialiste sous Duplessis après avoir été Frère Adrien, c'est tout sauf pittoresque. Ailleurs je lis que Miron n'avait pas vraiment l'âme d'un militant, n'aimant pas les horaires trop prévus et les réunions. C'est bien possible, mais il y a toutes sortes de militants, des zélés, des en retard, des créateurs, des faiseurs d'affiches, des acharnés du comité des fêtes, etc. De toute manière la question n'est pas très intéressante sur le plan psychologique ou comportemental : ce

se lit également dans certaines expressions. Le mot « marxiste », notamment, est précédé de mots comme « orthodoxie » ou « dogmatisme » (alors que le mot « chrétien », lui, est plutôt précédé du mot « héritage », et non de mots comme « dogme » ou « fanatisme », par exemple). Mais d'où vient la captation manifeste du marxisme? Comment des termes comme « dialectique » ou « aliénation » sont-ils insérés et transformés dans le « grand récit » évoqué? Cette distance se lit encore dans plus d'un détail culturel où les sédiments de la culture de gauche ne sont pas pris en considération. Au détour d'une page est rapportée une anecdote. De son peron, Miron invite un père dominicain qu'il connaît à venir écouter « *la plus belle chanson du monde* ». Et le texte de poursuivre : « *il s'agit du Temps des cerises, une chanson française du XIX^e siècle remise à la mode par Nana Mouskouri* », avant que ne soit livré ce commentaire : « *les vieilles chansons folkloriques ou sentimentales [...] auront toujours à ses oreilles mille fois plus d'attraits que celles de Jim Morrison ou de Robert Charlebois* ». Mais *Le Temps des cerises* est une chanson politique, associée à la Commune de Paris (on comprend que le dominicain n'ait pas apprécié), qui fut chantée par un tas de chanteurs de gauche (Ogeret, Montand, Ferré, Aubret). Bref, il traîne là une série de traces et d'éléments qui, à mon sens, auraient mérité une plus forte saisie, une véritable analyse et une meilleure intégration dans l'ensemble. Le souligner, c'est somme toute inviter à ce qu'une autre biographie, délibérément intellectuelle celle-là, prenant pour points prioritaires d'appui les conjonctures socioculturelles et idéologiques successives, viennent un jour accompagner le maître ouvrage élaboré par Pierre Nepveu. ┘

...ce qu'il faudrait penser, c'est combien et comment l'esprit du militantisme, et les représentations, la poétique, les valeurs qui vont avec, agissent dans l'évolution personnelle de Miron et sont digérés par elle.

sémantiques entre les discours multiples attachés à ces quatre sphères, est apte à profiler ce moment. Or, dans *La vie d'un homme*, la politique semble faire bande à part. Non pas que tous les renseignements factuels concernant la participation de Miron à telle ou telle manifestation, à tel ou tel groupe ou parti, soient absents. Les informations sont là mais, *a contrario* de la précision du commentaire et de la prise globale qui prévalent dans les descriptions de la vie affective, de la vie littéraire et de la vie sociale, il manque ici une lecture vraiment compréhensive de la donne politique. Celle-ci semble gênante, sur la touche, descellée d'un large reste qui serait le biographique proprement dit. Cela se remarque dans le traitement du militantisme. Il est par exemple dit que « *le Miron des années 1950 a bien d'autres soucis que le militantisme. Si l'on excepte son bref engagement dans le Parti social-démocrate en 1957-1958, simple parenthèse [...]* ». Simple paren-

qu'il faudrait penser, c'est combien et comment l'esprit du militantisme, et les représentations, la poétique, les valeurs qui vont avec, agissent dans l'évolution personnelle de Miron et sont digérés par elle. Faute de quoi il est difficile de saisir les bases réelles des choix politiques de Miron. À plus d'un endroit *La vie d'un homme* n'est pas loin de raccorder ces choix à des problèmes de vie privée. Cela joue, sans doute, mais d'une part cela joue dans les deux sens et d'autre part les choix sont si nets et si accusés qu'ils supposent une information, une maturation et des lectures qui, dans le Québec d'autrefois, n'étaient pas particulièrement courantes. L'influence de Memmi est bien décrite, mais il manque manifestement plusieurs chaînons et il s'agit peut-être d'un autre élément de la légende, celui d'un homme qui, parce qu'il était poète et à l'occasion exubérant, ne pouvait pas vraiment être aussi un penseur. Cette distance par rapport au politique

1. Cf. Christine Tellier, *Jeunesse et poésie : de l'Ordre de Bon temps aux Éditions de l'Hexagone*, Montréal, Fides, 2003, 332 p., Mariloue Sainte-Marie, *Écrire à bout portant : les lettres de Gaston Miron à Claude Haefely (1954-1965)*, Québec, Nota bene, 2005, 135 p. (la même auteure prépare une édition critique de la correspondance de Miron entre 1949 et 1965) et Caroline Chouinard, *Fragments des mémoires d'un poète : lecture génétique de La marche à l'amour (1952-1962) de Gaston Miron*, [Montréal], Université de Montréal, 2005, 175 p.
2. Dont ceux de Yannick Resch : *Gaston Miron : tel un naufragé. Biographie*, Croissy-Beaubourg, Éditions Aden, 2008, 301 p. (un premier état avait paru chez Hurtubise HMH en 2003 sous le titre *Gaston Miron : le forcené magnifique*).
3. Le mot est de Barthes et désigne le ressassement infini des effets d'une blessure amoureuse.